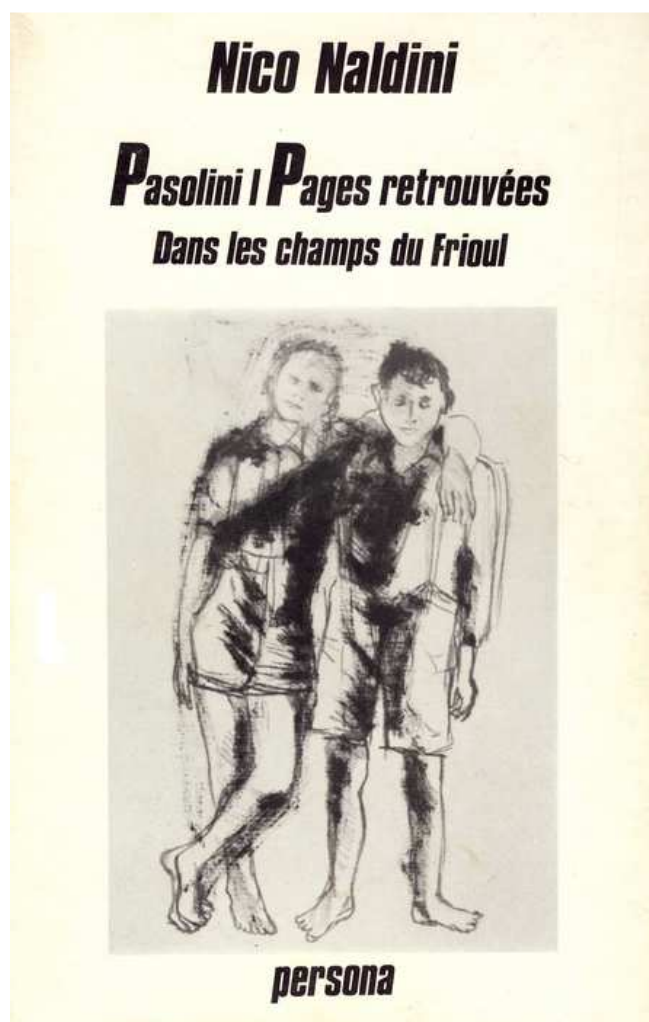


# Pasolini Pages retrouvées

---



## EXTRAITS :

« Ce fut à Belluno, j'avais à peine plus de trois ans. Des enfants jouaient dans le jardin public en face de chez moi, ce sont les jambes, dans leur partie interne, convexe du genou qui me frappèrent plus que tout autre chose, là où, en se pliant, lorsqu'on court, les nerfs se tendent en un mouvement aussi élégant que violent. Je voyais dans ces nerfs un symbole de la vie que je devais encore rattraper : j'assimilais l'âge adulte au mouvement d'un jeune garçon courant. Je sais désormais qu'il s'agissait d'un sentiment éminemment sensuel. Si je m'y reporte, je ressens fort exactement l'attendrissement, le chagrin et la violence du désir au plus profond de moi. C'était le sentiment de l'inaccessible, du charnel – un sentiment pour lequel aucun nom n'a encore été forgé – je l'inventais alors et de fut « teta velata ». Rien qu'à

voir ces jambes pliées dans l'ardeur du jeu, je me dis que j'éprouvais « teta velata », quelque chose comme un chatouillis, une séduction, une humiliation. Un jour, je sortis de chez moi en cachette pour me rendre chez ces deux frères, deux adolescents dont les corps si différents du mien, si engagés dans ce inonde au seuil duquel je me tenais, me faisaient, plus que tous autres, ressentir ce doux sentiment. Je me rendis chez eux pour ressentir expressément « teta velata ». Je me souviens encore combien je vivais cette escapade comme une faute, combien je tremblais de tous mon corps en montant les escaliers, en frappant à leur porte : je ne me souviens pas de ce qui arriva après que cette porte m'ait été ouverte ; je me souviens seulement de son entrebâillement.

... Maintenant, un nouveau souvenir m'assaille encore, le second pas du chemin qui m'a conduit ici-bas. J'avais cinq ans et ma famille habitait alors Conegliano. De cette paisible période de mon existence, j'ai de nombreux jours et de nombreux faits présents à l'esprit. Je ne remarquais pas encore le désaccord de mes parents et je vivais à leur côté dans une merveilleuse aisance. Je me souviens des pièces qui composaient notre appartement, des fenêtres... Le soir d'un dimanche, ma mère, mon père et moi étions tout juste rentré du cinéma. J'attendais que le repas fût prêt, et je feuilletais certains prospectus distribués au cinéma en guise de réclame. Je nie souviens d'une seule illustration, mais je m'en souviens avec une précision qui me trouble aujourd'hui encore. Quand je la regardai, quelle intimidation, quelle volupté elle me procura ! Je la dévorais des yeux, et tous mes sens s'étaient embrasés. L'image représentait un homme renversé, pris entre les pattes d'un tigre. De son corps, on n'apercevait que la tête et le dos, le reste disparaissait (je l'imaginais) sous le museau de la bête féroce. Je crus cependant que le reste du corps avait été avalé, exactement comme une souris par la gueule d'un chat... Le jeune aventurier paraissait être encore en vie et conscient d'être à demi dévoré par le formidable tigre. Il gisait, la tête à plat, presque dans la position d'une femme, nu, sans défense. Entre-temps, l'animal le dépeçait avec férocité. Devant cette image, j'étais pris d'un sentiment semblable à celui que j'avais éprouvé en voyant les enfants de Belluno, deux ans auparavant, mais c'était plus trouble, plus obsédant. Je sentais comme une sorte d'abandon, un frisson, me parcourir. Durant tout ce temps, je commençais à désirer être l'explorateur dévoré vivant par le fauve. Depuis lors, avant de m'endormir, j'imaginais souvent être attaqué par un tigre au beau milieu d'une forêt, Je me laissais dévorer par lui... Et puis, naturellement, bien cela fût absurde, je songeais au moyen de m'en défaire pour me libérer et le tuer. »

« D'une heure à l'autre, j'attendais que cela arrivât : dans les conditions qui sont les miennes, si ma nature n'avait pas été, à l'origine, mesurée et sereine, j'imagine que j'aurais pu songer à quelque résolution fatale... Ce qui me paralysait, c'était la honte que j'aurais éprouvé face à ma mère et mon frère. »

« Je dois me reporter au temps où, encore vierge, l'expérience amoureuse m'échappait avec une cohérence et une ponctualité telle qu'elle pouvait apparaître calculée. J'avais déjà vingt et un ans et j'étais à peine arrivé de Bologne à Casarsa. Je me souviens des premiers jours du mois de février mille neuf cent quarante-trois... je m'attachai à découvrir Casarsa dans sa nouvelle jeunesse par les vastes clartés hivernales. Je me berçais d'une infinité de tendres propositions, d'amitiés, de solitudes... je reconnaissais les odeurs vespérales de la fumée, de la polenta (8) et du froid lumineux ; je reconnaissais les inflexions de la langue, ses voyelles ouvertes, se voyelles sifflantes qui effleuraient le sens secret, inexprimable télé en ce monde. Tout cela était signe avant-coureur de joies futures, d'aventures infimes et néanmoins consolantes ; j'en étais persuadé. Devrais-je parler de mes autres expériences,

plus secrètes, et même coupables que je couvais dans le demi-sommeil ou dans mes silences ? Devrais-je parler de l'« enfant blond », énième créature de mon imagination, que j'aurais enfin dû trouver à Casarsa paré de toute la délicatesse et de tous les mystères d'un jeune étudiant, lequel serait à même de comprendre mes désirs et de partager la joie d'une étreinte ? J'étais destiné à me torturer des mois et des mois durant. Je sortais à bicyclette aux premières heures de l'après-midi et m'éloignais du village pour de longues promenades à travers les bourgades des environs... Je ne me mêlai pas de risquer une quelconque honte, de franchir le pas, d'arrêter sur ma route l'un de ces garçons qui m'ignoraient impitoyablement, roulant à vive allure sur leurs bicyclettes ou travaillant parmi les mûriers et les pieds de vigne enchevêtrés... »

« Avec N. je n'ai pu éviter d'en parler : je lui racontai ma virée à Rosa, la découverte d'Angelo comme peintre. J'étais paralysé par l'émotion en exposant à N. mon espoir de faire d'Angelo un artiste... N. nourrissait mes espoirs et m'entretenait de ma capacité à distiller une sorte de grâce poétique qui faisait vibrer certaines cordes sensibles chez mes proches pour susciter en retour, grâce et désir de poésie. Il se donna en exemple et en cita beaucoup d'autres... »

« Juste après dîner, une foule de turbulents envahissait les rives de cet étang, piétinant l'herbe qui dépérit et se salit peu à peu. »

« Tout au plus, ils se baignaient nus, mêmes les pubères et, souvent, ils se masturbaient ensemble. Bruno était l'un de ceux-là et bien que plutôt sérieux et des plus ennuyeux mais certes pas des moins tyranniques. Sa famille devait être plébéienne depuis des générations et on sentait en lui la surdité de l'animal. Il était violent, disgracieux et avait, de ce fait, beaucoup de succès auprès des jeunes gens de son âge... Après déjeuner, je courais à l'étang emportant des livres inutiles et je m'étendais sur l'herbe sale, à attendre tandis qu'autour de moi la foule des autres garçons s'agitait. Il arrivait, taciturne, fumant les restes d'une cigarette : il était même brutal. J'étais en proie à une humiliante tendresse. Il ne me regardait même pas (le feignait-il ?). Il jetait à terre son sac vide qu'il aurait rempli d'herbe pour ses lapins, sur le sac, il jetait ses misérables haillons en désordre et plongeait... J'aidai Bruno à arracher l'herbe des lapins et quand les sacs furent pleins, je voulus le raccompagner jusque chez lui... nous nous rencontrions souvent cet été-là. L'enchantement était rompu : pour moi aussi, le miracle de ce qui semblait devoir m'être à jamais refusé s'était accompli...

... Quod factum est infectum manere impossibile est.

... Je l'attendais des heures et des heures, assis sur l'herbe d'un pré ceint de vignes et par un fossé hérissé d'arbres, mon Tommaseo et mon Tasse à la main. L'été accomplissait là ses silencieux miracles... Souvent il me semblait entendre une voix humaine, dans le réseau ambigu des chants d'oiseaux et, alors, je me dressais pensant, absurde prétention, que c'était Bruno qui m'appelait... »

« En mai, chaque soir, j'allai au Rosaire : ce furent de très doux moments. L'église dépeuplée, les cierges parcimonieux, le dallage qui exhalait des fantômes printaniers et le chant nu des litanies m'étourdissaient peu à peu. Adossés à la porte, ou près des fonts baptismaux, ou debout, droits à mes côtés, chantaient ceux pour qui j'étais entré à l'église... dans la nuit désormais tiède, corrompus par la distance, des concerts de trompettes et

d'accordéons me parvenaient. C'étaient Milo, Gigi, Rino, qui sait, adossés à un saule, assis contre une borne, essayant leurs instruments...

Mon éducation ne fut pas précisément catholique. Mon père, officier, était on ne peut plus indifférent à la religion bien qu'il nous accompagnât chaque dimanche à la messe, il ne vivait pas et ne vit pas pour ces choses-là. Tout comme moi, lui aussi (mais de quelle diverse façon !) a réduit son existence à elle-même. Des superstructures coexistent chez lui, c'est vrai, et il y croit : l'honneur, la nation, la patrie, etc. Ma mère est, elle aussi, trop à l'état de nature, trop naïve. Bien entendu, elle ne peut pas ne pas croire : sa culture, son imagination ont fait naître en elle une infinité de doutes, sans qu'elle ne s'en rende compte, sa religion est devenue une religion naturelle. Une atmosphère catholique régnait néanmoins à la maison ; une atmosphère morale et spirituelle, ça oui. L't très élevée, ce n'est pas pour rien que mon frère est mort avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans en sacrifiant sa vie à un idéal de liberté. Jusqu'à l'âge de quinze ans, je crus en Dieu avec cette intransigeance propre aux enfants. L'adolescence augmentait la rigidité et le sérieux de ma fausse foi. Ma dévotion à la Madone était caractéristique. Je me créais de fausses effusions de sentiment religieux (si souvent qu'à diverses reprises je me convainquis de voir les images de la Madone bouger et sourire)... le soir, avant de dormir, je faisais pénitence pour des péchés qu'aujourd'hui encore, j'aurais honte de confesser. Je récitais des centaines d'Ave Maria. C'est étrange, mais je ne me souviens pas de la façon dont cette foi se dissolut. Ces dernières années, je me suis à nouveau senti proche de la religion. D'abord en raison d'une sorte de conscience historique, qui m'a fait naître chrétien et catholique. Puis, en raison d'une expérience de la solitude absolue qui avait extraordinairement appauvri ma vie spirituelle : quand je trouvais le mot « mystique » pour définir cet état d'intériorisation, je commençai à attendre la grâce, c'est-à-dire, la possibilité de concevoir l'Autre, Dieu. Toutefois, en ces deux circonstances, j'agissais plus sous l'influence de ce mécanisme que notre devenir modèle dans la succession de nos illusions momentanées. C'est seulement en voyant T. malade, que je pensai inexorablement à la présence de Dieu... »

« Un soir, elle me remit une lettre dans laquelle elle me déclarait son amour... C'était un geste semblable à tous ceux dont elle usait avec moi : un geste soudain, ravi par le vent et aussitôt oublié. Je cherchais à compenser mon absence d'amour par une véritable affection... Je me comportais avec elle comme le personnage d'un drame qui tonnait déjà son avenir... Un jour, quand elle savait déjà tout, elle en arriva même à me proposer de faire écran contre les racontars des gens... Si j'avais été un peu plus hypocrite, je n'aurais pas retenu les larmes qui brillaient dans mes yeux à cette proposition. Mais, en cette occasion aussi, je les lui laissai imaginer... »

« Nos voisins C. furent les premiers à nous procurer les petites joies de l'exil en nous offrant des légumes, des fruits et la viande d'un porc qu'on venait tout juste d'immoler. Ce qui nous bouleversait le plus, c'était la sollicitude de F., le chef de famille, une grosse bedaine des plus curieuses, émérite colporteur de galéjades, une tête de braconnier, un visage archaïque qui, si je puis m'exprimer légitimement dans un langage littéraire, réalisait avec bonace, mais néanmoins avec une pointe de terreur, l'homonculus mi-homme, mi-coq dont, enfant, je rêvais à l'aube. Durant ces premiers jours, il chanta de sa voix d'orque le proeinium de ce poème que devait être notre rencontre avec l'âme paysanne. Ame des plus complexes, fruit d'une civilisation différente de la nôtre vivant à nos côtés mais sans qu'il soit possible d'établir avec elle un quelconque échange. Nous les approchons avec trop d'ardeur (lorsque nous parvenons à éviter les habituelles perversions géorgiques) et il est fatal que nos armes

aimantes s'émeussent contre leur différence invétérée. Je n'ai jamais connu sceptiques plus cohérents que ces vieux paysans. Le vin et l'église sont les seules habitudes qui viennent entamer cette dignité dont le scepticisme est une modalité. A quinze ans, ils sont d'enchanteresses idoles, parées de pudeurs, de tendresses, d'indicibles vigueurs. A dix-huit ans, la grâce prometteuse (mais sans avenir) qui les assoiffait de vie s'est déjà tarie, et leur émouvante timidité a pris des couleurs plus sombres et plus monotones. Il leur reste à assouvir leur curiosité à l'endroit de la chair. Ce qui les rend encore vulnérables, c'est-à-dire passionnés, mais à vingt ans, les jeux sont faits. »

« La peur de la mort se mêlait aux bavardages les plus futiles. »

« ... Nous commençâmes par faire classe aux enfants de Versuta, une vingtaine en tout. J'avais entre neuf et douze élèves, je donnais mes cours dans la pauvre pièce qui nous servait de cuisine et de chambre à coucher. Je crois ne m'être jamais donné aux autres avec autant de reddition que je le fis avec ces enfants durant les cours d'italien et les cours d'histoire. J'osai leur enseigner (et ils les comprenaient à merveille) les vers d'Ungaretti, de Montale, de Betocchi... Quand vint la belle saison, nous allâmes faire classe dans la maison d'un garde-barrière, en plein champ. Elle était peu spacieuse et l'on y tenait à grand peine ; mais souvent nous allions faire classe dans le pré, sous deux énormes pins que le vent effleurait... Le pont de la Delizia, Madonna di Rosa et la très proche Casarsa étaient continuellement pris pour cible, atteints, détruits, ravagés par les bombes dont les panaches de fumée obscurcissaient l'horizon. Il me semble que ces jours étaient toujours sereins, tendrement célestes... Cependant, dès le mois de janvier nous répétâmes ensemble l'une de mes pièces dramatiques : « Les enfants et les elfes » que nous nous promettions de jouer une fois la guerre finie.

Je vivais en courant le risque de perdre la vie d'un moment à l'autre. De nombreux mois durant, je fus même persuadé que sortir vivant de cet enfer n'était qu'un absurde espoir. Ceci me confrontait continuellement avec mon cadavre, chose qui n'influa certainement pas positivement sur le cours de ma vie intérieure, presque paralysée. C'est à cette époque que j'eus l'intuition de cette « limite » au-delà de laquelle il n'y avait plus moi mais un autre. Telle fut ma véritable crise religieuse (plutôt que celle, ingénuement pascolienne et esthétique de quarante-trois) qui me fit comprendre hic et nunc que durant ces mois-là, j'avais, sans le reconnaître, récupéré le sens du mot « mystique ». Ceci sera mieux compris si l'on tient compte de la réelle solitude dans laquelle je vivais, car mes pensées ne pouvaient conduire à une quelconque résolution, elles s'accumulaient, s'annulaient les unes et les autres en formant une sorte d'humus où je perdais la notion du réel qui est mesure et résignation (mais également hypocrisie...). Je passais des heures devant une feuille, un tronc d'arbre. Je ne pensais pas immédiatement à Dieu, mais à l'autre, chose pour moi plus importante. Avec la découverte de cette nouvelle dimension, je finis par croire au miracle et à la prophétie. »

« Mais quels agréables dimanches nous passâmes cet hiver-là grâce à la poésie frioulane et à la musique de K. ! Mon cousin N. et moi nous nous en souvenons, je crois, comme les plus beaux que nous ayons passés (pour autant que nous puissions raconter chaque fois au moins « six dangers bien comptés, imminents et réalisables d'heure en heure mettant notre vie en péril »). Nous nous réunissions dans ma chambre ou dans la petite arrière-cuisine des Cicuto où logeaient nos amis ou, en dernier lieu, dans la maison du garde-barrière où je faisais la classe. Nous parlions de musique, de poésie, mais avec une gaité extrême... Pour ce qui est de la poésie, j'étais un guide accepté et il m'était agréable de parler car, si

d'ordinaire ma timidité (engendrée par ma mélancolie) me fait mal parler, prononcer en balbutiant ou presque, surtout ces phrases à valeur poétique, lorsqu'au contraire je suis gai, je mets à profit tous les ressorts de l'éloquence : je deviens même brillant. J'aime à me souvenir de nos réunions poétiques comme d'une sorte d'Arcadie, ou, avec davantage de joie, comme une variante, à la vérité bien rustique, du salon littéraire. Que l'on songe que notre félibrige frioulan est né l'un de ces dimanches-là ! Assistaient à ces réunions mon cousin N., qui nous venait du moulin de San Giovanni, où il s'était réfugié avec les siens, bravant, sur une appréciable distance, des dangers non négligeables : il arrivait, placide, dans son manteau noir, Ungaretti sous le bras. Il n'avait alors que seize ans et il était à l'apogée de sa tranquille précocité... La joie avec laquelle nous nous rencontrions conférait donc une physionomie particulière, et même émouvante à nos midis dominicaux. »

« Je ne hasarde pas à parler de notre deuil qui me reconduit encore devant une insurmontable difficulté d'infini. »

« Aujourd'hui j'ai résolu d'entreprendre le récit de la période la plus heureuse de ma vie, dans mon souvenir volontaire, elle se confond avec la splendeur innocente de la lune qui inonde les champs de Versuta à San Giovanni. Ce souvenir est le plus déformé de toute mon aventure avec T. Je ne me souviens plus si ces promenades vespérales se sont faites avant mai mille neuf cent quarante-cinq (à tant de bonheur s'opposent logiquement les horreurs de la guerre qui avaient atteint leur paroxysme) ou après mai (ce bonheur serait inconciliable avec la mort de Guido). Je ne me souviens plus si elles se sont répétées fréquemment ou seulement trois ou quatre fois. Dans notre promenade jusqu'aux premières maisons de San Giovanni, serrés l'un contre l'autre (T. posait sa tête sur mon épaule) nous représentions le symbole d'un bonheur dépourvu de perfection, mais de ce fait, justement, d'autant plus enthousiasmant. Nous étions tous deux en proie à notre amour réciproque : furieux, conscient, impur le mien ; le sien non moins total bien que très pur et religieux. Chez lui, c'est certes, une affection passionnée qui prévalait et le rapprochait de moi avec plus de force, peut-être, que mon désir ne me rapprochait de lui. Ainsi, ma passion elle-même était purifiée. Je sentais véritablement un corps angélique à mes côtés... Après avoir travaillé tout le jour dans les champs, le soir venu, il venait chez moi avec ses cahiers ; je lui faisais un peu la classe ; puis nous sortions... Nous marchions tout doucement le long de la route imbibée de lumière céleste. Nous parlions de notre futur commun, de ses études, de notre affection mais avec un tel transport que les phrases les plus simples nous ravissaient et nous enchantaient. Abandonné, il écoutait mes paroles, sans la moindre réserve débordant d'une joie infinie bien que mesurée par sa pudeur et son amusant manque de confiance en lui-même...

On arrivait ainsi, peu à peu, aux premières maisons de San Giovanni, à un pont où quelques jeunes gens jouaient frénétiquement et les bavardages des femmes et des jeunes gens sous les porches résonnaient clairement, se colorant d'un timbre extatique... Nous fuyions ces lieux habités en rebroussant chemin... Nous revenions Parmi les champs détremés de lumière, enveloppés dans un réseau de satin blême... Comblé chaque soir, il s'abandonnait à l'illusion de mon rachat du péché ; de ma définitive rédemption, qui eut en elle-même la chagrine douceur du mal à peine commis. Nous nous transportions ainsi dans un monde d'hypothèses, d'illusions valables en elles-mêmes en raison de la parfaite suavité qu'elles conféraient au présent plus que par leur future réalisation. Le futur était, en général, ce qui m'effrayait, le futur de cet enfant. De ces soirs, au contraire, il ne me restait que le présent : le corps marchant à mes côtés, ces champs envahis de lumière, cette lune violente et

surannée. Sans plus de retenue notre amour se déchaînait, protégé par ce présent total et par cette très douce angoisse. J'étais, quant à moi, en proie à une fatalité découlant de ma vie précédente... Mon altruisme pour T. était simplement de la gratitude. Chose incroyable, en fait, il m'aimait. S'il ne s'agissait pas d'un amour conscient, sensuel, c'était néanmoins un sentiment différent de tous les autres qui le mettait vis-à-vis de moi dans un rapport secret et spécial et qui conférait au sourire de ses yeux une lumière que j'étais seul à même de reconnaître... Et pourtant, je dois l'aimer beaucoup, s'il est l'unique raison de ma renonciation à tout, et si je demeure à consumer mes jours dans un village de dix maisons.

Cette nuit, je découvre que la plus incivile des indiscretions a été commise à mon égard : venant fouiller et espionner dans mes papiers mon père a évidemment retrouvé ce cahier et l'a lu. Tout cela est dans son caractère. Cela ne me surprend guère, et l'offense est si absolue que je ne trouve rien de mieux à faire que de l'ignorer. Certes, dans la vie de mon père, de ma famille, après la mort de Guido, un nouveau chapitre s'ouvre ces jours-ci. Mon père n'a certes pas le background moral nécessaire pour surmonter la grosse déception que je lui procure. Ma mère, au contraire, m'aime et me ressemble trop, je crois, pour que tout cela ne lui paraisse pas fatal. J'ai par ailleurs, quant à moi, tout amalgamé dans une sagesse désespérée qui sera peut-être cynisme, amour, de Narcisse, mais qui me protège de tout ce qui est extérieur (quand bien même positif), aimable, et fait émaner de ma personne un sentiment d'étrange et enfantine douceur... J'éprouve un désir de sincérité absolue... Je me suis demandé s'il s'agit là d'un désir de confession, mais j'ai dû répondre que c'est bien plus que cela. Certes, la pensée de me libérer, jusque des autres, demeure. Je ne pourrais pas non plus taire l'ambition de parvenir, par la sincérité, à une raison d'être ; mais il s'agit bien plus d'un besoin d'abstraction, de systématisation solitaire. Je n'éprouve pas (encore) le sentiment du véritable remords, de la culpabilité, de la rédemption ; j'éprouve seulement le sentiment de l'unicité de mon destin mais confus et précaire dans son devenir. Ce n'est pas pour rien que ce cahier me sollicite aux heures les plus inhumaines lorsque dans toute la campagne seule ma lampe est allumée.

Je lui demandais la charité d'un peu d'amour. Mais lui, atterré par le péché, recommença à pleurer désespérément. Je m'agenouillai devant lui et lui serrant la poitrine, je le conjurais de se résigner, je lui promis alors que je l'aurais dorénavant seulement aimé comme un frère...

La voix de T. m'appelait, je le voyais du balcon ; ses cahiers sous le bras, il est hâve et mélancolique... En m'attendant, T. joue avec quelques garçons dans la cour boueuse. « Seigneur », hurlé-je en mon for intérieur. Et je ne sais plus qu'ajouter. Je suis trop accaparé par le rangement de mes livres, par mon lever, trop occupé à descendre les escaliers, à l'appeler, à lui donner des phrases à traduire. Alors qu'il est penché sur un cahier froissé, je me trouve face à notre amour comme devant un monstre invincible... Certes, sur toute chose, comme une vision de montagnes enneigées au-dessus de la plaine, plane son innocence ; cette innocence que traduit avant tout son visage, quand il sourit de lui-même...

... Ce soir, après quatre ou cinq jours durant lesquels il avait été souffrant T. est revenu chez moi. Amaigri, fatigué, son adolescence entre dans une seconde phrase... Il y avait de la douleur, de la peur dans ces yeux dilatés dans un visage émacié. Et ses cheveux avaient pris une ondulation plus virile. Le changement ne me serre pas le cœur comme cela aurait pu être le cas autrefois. Il s'en est allé avec ses livres et je le voyais clairement, sans me le taire, combien mes étreintes et mes baisers l'avaient énervé. Tout cela il me faudra l'escompter...

... Puis T. tomba malade et j'en fus atterré à un point tel que pour la première fois après tant d'années, je fus gagné par la crainte de Dieu...

...Ce mois-là, je tins la promesse faite à Dieu...

... J'ai été sur le point d'accomplir un geste qui se répète inconsciemment dans mon imagination quand je songe à mon péché. Le geste de ma main armée contre moi.

... Mon amour pour T. a subi une ultérieure transformation, ... me traverse l'esprit, avec l'objectivité nécessaire, l'idée qu'il s'agit là d'un péché ; j'ai, à certains moments, éprouvé de la peur, de regret jamais. De la pitié pour lui, pour son avenir, de regret jamais. Le remords, la conversion représenteraient l'écroulement de toute ma vie passée, une crise définitive. Je la diffère, jour après jour.

... Jusqu'à son caractère qui dénote les signes d'une maturation vers un état plus terne et plus banal ; il est en proie à d'inexplicables et désagréables mélancolies, à des faussetés manifestes... Mais comment distinguer un progrès naturel vers une humanité conventionnelle et générique d'une involution suscitée par la terrible expérience dont je suis la cause ? Je n'y vois pas encore assez clair, et je ne sais à quoi m'attendre.

... Je n'aime plus rien, pas même T. ... Dans l'amour que je lui porte, ma monstruosité ne cesse d'être monstruosité dans l'amour que je ne lui porte plus, surtout si mes rapports avec lui n'ont pas changé... Trois années ont passé depuis que je l'ai vu pour la première fois sur le pont de la Viersa... plus d'un an depuis que j'ai osé m'avouer pour la première fois que mon amour avait pris fan...

... Sa nature demeure adorable : en témoigne le billet qu'il écrit de Tarvisio à ma mère (qui lui enseigne les mathématiques et le français) ; souvent je me répète avec amour et un peu de douce tendresse les mots par lesquels le billet se termine : je vous pense avec tendresse.

... Guidé par je ne sais quel temps mort de la conversation, T. se souvint tout à coup du jour de sa confirmation lorsque sorti de l'église, il vit la baraque foraine du confiseur, celle-là même revient chaque année à San Giovanni le jour de la Madone et il s'acheta un colàs (un gâteau). « Pourquoi – lui dis-je – n'écris-tu pas un poème ? Il se troubla en répondant, je crois : « Je ne suis pas à la hauteur, je n'y arrive pas ». Mais moi, je le rassurais en lui disant qu'après mon cousin et moi, il était le meilleur poète en vers frioulans qu'il y eut en Frioul. Nous rîmes tous trois, mais je souhaite que T. ait compris que je disais la vérité. La baraque foraine, la confirmation, les colàs. »

« Je sais, cette introspection de mon passé est trop personnelle, d'autant plus qu'elle concerne un pan plus secret de ma nature. (Mais sur cela, je ne me suis que trop tu). »

« J'ai vingt-cinq... mon apparence demeure celle d'un adolescent... si mon éternelle adolescence est une maladie, c'est, en vérité, une maladie assez gaie. Son côté odieux est son revers, à savoir, et dans le même temps, ma vieillesse, en d'autres termes, l'avidité avec laquelle, en qualité de jeune homme, je dévore les heures de mon existence à rebours du temps, tout mon tendre et lumineux bagage de jeunesse, je suis entré dans un stade de précoce expérience et partant, d'indifférence. Autrefois, je me disais que tous les hommes ont devant eux une quantité égale de vie, et que donc, du fait que j'en dévore avec une plus grande avidité qu'une partie des autres, il était dans la logique des choses que je dus mourir assez jeune. Cette punition s'est peut-être avérée vraie seulement pas dans le corps de la chronologie, mais dans son système : la présente indifférence est le fruit qui se détruit lui-même tout en détruisant la vie ; l'expérience me procure une sorte de mort : et, en effet, je suis assez jeune.

Nous sommes en mille neuf cent quarante-sept, c'était l'année où la nature aurait perdu pour moi sa valeur. Maintenant je suis assis sur le lit du Tagliamento pour la énième fois ; voici les veines de sable le long des interminables perspectives de galets qui, en remontant contre un horizon teinté d'un trouble azur, vont effleurer le ciel. Voici ici, alentour, la rive avec son



herbe desséchée, sa poussière, ses peupliers... Tout cela n'est pas suffisamment mystérieux pour me séduire davantage... Le trouble suscité par les sons des cloches qui, le dimanche, s'agitent dans les différents clochers se dressant çà et là dans un rayon de plusieurs kilomètres de part et d'autre du fleuve, viennent résonner dans l'immense lit où stagne la masse aveuglante du soleil – ce trouble est une simple notion – : je ne m'en soucie pas à des fans de notation. Voici donc qu'après tant d'ambitions et d'aspirations, d'absolu, je ne me sens devenir rien d'autre qu'un « cas » : la gloire, que je devais édifier sur une image si sereine de moi-même, s'enlise dans ce fleuve de pierres...

Cher lecteur, en octobre mille neuf cent quarante-sept, je me retrouve désormais délié, et même païen... Ce n'est pas vrai ; moi plus que laïque, plus qu'irrégulier, je suis continuellement occupé par une de mes interminables crises religieuses.

Depuis quelques jours, j'ai achevé d'écrire la dernière section d'un de mes recueils de poèmes, section qui s'intitule : « Une âme » : je dis aux anges que j'entends être laissé en paix, que je veux être le coupable impuni et récidiviste, que l'intervention du Dieu qui les envoie (espace blanc) et donc s'il me veut véritablement qu'il se fasse craindre en moi, non chez les innocents ; que s'il m'a donné tant de capacité d'enthousiasme, de crédulité, d'intransigeance et bien qu'il me surprenne maintenant en elles ; que l'unique chose qu'effectivement je redoute (car mon unique attention est ailleurs qu'en lui) c'est que lorsque la jeunesse et la candeur présentes m'auront quitté, je perde la joie et que se déchaînent en moi mon fantôme et mon automate ; alors, dans la vie, dans cette vie, le Dies Irae, aurait lieu pour moi, je ne demanderais à Dieu rien que mes jours, mon passé. Tout cela a été écrit à une seule fin : obtenir une autorisation. Je demandais à Dieu de m'autoriser à pécher ! Ce serait une ingénuité monstrueuse, si elle n'était si humaine. Je suis las d'être intouchable exception : bien, ma liberté, je l'ai trouvée, je sais ce qu'elle est et où elle est ; je le sais, pourrait-on dire depuis l'âge de quinze ans, mais auparavant, je le savais également déjà... Dans le développement de mon individu, de ma différence, j'ai été précoce ; et il ne m'est pas arrivé, à l'instar de Gide, de crier : « Je suis différent des autres » avec une angoisse insoupçonnée ; je l'ai toujours su. Je cherche maintenant l'Autorité, peut-être, ou, à tout le moins, pour l'heure, une autorisation...

Quant à Dieu, il devrait être logique, il devrait tout expliquer ; quel effort dois-je fournir pour y songer ! Je préfère renoncer à m'expliquer, et continuer à m'occuper ; je retombe ainsi dans la terrible horizontalité de la vie, non au-dehors, mais dans la vie, peut-être dans l'enchantement d'une « forme différente » ou, en somme, dans le rythme de ma vie qui se fait légende. Je réduis tout au silence, après une brève halte au Calvaire, je suis passé du Jardin d'infamie au jardin d'Alcynée et je m'y trouve bien. »

**Pasolini / Pages retrouvées Dans les champs du Frioul, Nico Naldini, traduit de l'italien par Philippe di Meo, éditions Persona, 88 pages, 1984, ISBN : 2903669228**